

rappeler l'Évangile selon Luc, toutes les fois qu'il écrit, comme s'il parlait d'un évangile qui lui est propre : Selon mon évangile.

Pour ce qui est des autres compagnons de Paul, celui-ci atteste que Crescent est allé dans les Gaules. De son côté, Lin, dont il rappelle la présence à Rome avec lui, dans la seconde lettre à Timothée, a obtenu, comme nous l'avons montré déjà antérieurement, l'épiscopat, le premier après Pierre. Clément, lui aussi, qui a été également établi évêque des Romains, en troisième lieu, a été le compagnon de travail et de luttes de Paul, comme celui-ci en témoigne. En outre, l'Aréopagite, qui s'appelle Denys et dont Luc a écrit, dans les Actes, qu'après le discours de Paul aux Athéniens sur l'Aréopage, il fut le premier à croire, un autre Denys, un ancien, qui fut le pasteur de l'Eglise de Corinthe, rapporte qu'il fut le premier évêque de l'Eglise d'Athènes. Mais à mesure que nous progresserons dans notre route, nous parlerons à propos de ce qui concerne, suivant les temps, la succession des apôtres. Maintenant passons à la suite du récit.

## LE DERNIER SIÈGE (SOUTENU) PAR LES JUIFS APRÈS LE CHRIST

Après que Néron eut exercé pendant treize ans le pouvoir Galba et Othon ne durèrent que dix-huit mois. Vespasien qui s'était illustré par ses combats contre les Juifs, fut désigné comme roi dans la Judée même et proclamé empereur par les armées qui y campaient. Aussitôt donc, il se mit en route pour Rome et confia la guerre contre les Juifs à son fils Titus.

Or, après l'ascension de notre Sauveur, les Juifs non contents de leur audace contre lui, dressèrent aussi aux Apôtres de multiples embûches : le premier, Etienne fut tué par eux à coups de pierres; puis, après lui, Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean eut la tête coupée; et surtout, Jacques, qui, le premier après l'ascension de notre Sauveur, avait obtenu le siège épiscopal de Jérusalem, fut tué de la manière qui a été racontée. Les autres apôtres furent en butte à mille machinations tendant à leur mort : chassés de la Judée, ils entreprirent d'aller dans toutes les nations pour y enseigner le message, avec la puissance du Christ qui leur avait dit : " Allez, enseignez toutes les nations en mon nom. "

De plus, le peuple de l'Église de Jérusalem reçut, grâce à une prophétie transmise par révélation aux notables de l'endroit, l'ordre de quitter la ville avant la guerre et d'habiter une ville de Pérée, nommée Pella . Ce furent là que se transportèrent les fidèles du Christ, après être sortis de Jérusalem de telle sorte que les hommes saints abandonnèrent complètement la métropole royale des Juifs et toute la terre de Judée. La justice de Dieu poursuivit donc alors les Juifs parce qu'ils avaient accompli de telles iniquités contre le Christ et ses apôtres, faisant complètement disparaître d'entre les hommes cette race d'impies. Tous les maux donc qui fondirent alors en tout lieu sur le peuple entier; comment surtout les habitants de la Judée furent poussés aux derniers malheurs; combien de milliers d'hommes à la fleur de l'âge, en même temps que des femmes et des enfants, tombèrent par le glaive, la faim et mille autres genres de mort; combien de villes juives et lesquelles furent assiégées; quels maux terribles

et plus que terribles virent ceux qui s'étaient réfugiés à Jérusalem même comme dans une métropole très fortifiée; quel fut le caractère de toute la guerre, quels furent en détail tous les événements qui s'y produisirent; comment à la fin l'abomination de la désolation annoncée par les prophètes fut installée dans le temple de Dieu, autrefois célèbre et qui attendait la ruine complète, la totale destruction par le feu : il est possible à qui le désire de le trouver avec exactitude dans l'histoire écrite par Josèphe. Pourtant, ce que rapporte cet historien des hommes rassemblés de toute la Judée aux jours de la fête de la Pâque et qui furent enfermés à Jérusalem comme dans une prison au nombre d'environ trois millions, il est nécessaire de le rappeler dans les termes mêmes (qu'il emploie). Il fallait, en effet, qu'aux jours où les Juifs avaient frappé de souffrances le Sauveur et bienfaiteur de tous, le Christ de Dieu, en ces mêmes jours, ils fussent enfermés comme dans une prison pour recevoir la mort qui fondit sur eux de la part de la justice divine.

Mais laissant de côté le détail de ce qui leur arriva et tout ce qui fut tenté contre eux par le moyen du glaive ou de quelque autre manière, je crois nécessaire d'exposer les seuls malheurs causés par la famine, de sorte que ceux qui liront cet écrit puissent savoir en partie comment les atteignit sans tarder le châtement divin du crime commis contre le Christ de Dieu.

## VI

### LA FAMINE QUI LES A ACCABLÉS

Reprenons donc entre les mains le cinquième livre des Histoires de Josèphe et lisons le tragique récit de ce qui arriva alors :

" Pour les riches, dit-il, le seul fait de rester équivalait à la mort. Sous prétexte qu'ils voulaient désertier, on les tuait à cause de leur fortune. De plus, la folie des révoltés s'accroissait avec la famine et de jour en jour ces deux calamités augmentaient. Nulle part on ne voyait plus de blé; alors, ils entraient dans les maisons pour les fouiller complètement. Puis, lorsqu'ils avaient trouvé du blé, ils maltrahaient les gens pour avoir nié, et lorsqu'ils n'en trouvaient pas, ils les tourmentaient pour l'avoir trop soigneusement caché. Le signe qu'ils avaient ou n'avaient pas de blé était les corps de ces malheureux. Ceux qui tenaient encore debout paraissaient regorger de nourriture, ceux qui étaient déjà exténués, on les laissait tranquilles, car il semblait déraisonnable de tuer ceux qui étaient sur le point de mourir de faim.

" Beaucoup échangeaient leurs biens en cachette contre une mesure de froment s'ils étaient riches, contre une mesure d'orge s'ils étaient pauvres. Puis ils s'enfermaient eux-mêmes au plus secret de leurs maisons : les uns, au comble du besoin, mangeaient leur blé sans le préparer; les autres le faisaient cuire suivant que le permettaient la crainte et la nécessité. Nulle part on ne mettait plus de table; on retirait du feu les mets encore crus et on les déchirait. Misérable était la nourriture et c'était un spectacle digne de larmes que de voir les plus robustes accaparer plus que les autres, les faibles gémir. La faim surpasse toutes les douleurs ; elle ne détruit rien

autant que la pudeur, car ce qui, en d'autres circonstances, est digne de respect est alors méprisé. Les femmes arrachaient la nourriture de la bouche même de leurs maris, les enfants de celle de leurs pères, et, ce qui est le plus lamentable, les mères de celle de leurs petits enfants. Tandis que séchaient dans leurs mains ceux qu'elles aimaient le plus, elles n'avaient pas honte de leur enlever le peu de chose qui les faisait vivre. " Même lorsqu'on mangeait ainsi, on ne demeurait pas caché ; mais partout survenaient des révoltés pour piller même ces miettes. Car, lorsqu'ils voyaient une maison fermée, c'était le signe que ceux qui étaient à l'intérieur étaient en train de manger et aussitôt ils brisaient les portes, faisaient irruption et arrachaient presque les morceaux des gosiers pour les emporter. Les vieillards qui voulaient retenir leur nourriture étaient frappés; on arrachait les cheveux des femmes qui cachaient ce qu'elles avaient entre les mains; on n'avait nulle pitié des cheveux blancs ou des petits enfants; mais on arrachait les enfants qui se suspendaient à leur nourriture et on les jetait par terre. Ceux qui prévenaient l'arrivée des voleurs et avalaient ce qu'on allait leur prendre, étaient plus cruellement traités sous prétexte d'injustice. Pour découvrir des aliments, les révoltés inventaient des moyens terribles : ils obstruaient avec des vesces le canal de l'urètre de ces malheureux; et avec des bâtons pointus ils fouillaient le rectum. On souffrait ainsi des tourments effrayants même à entendre, pour avouer un seul pain, pour dénoncer la cachette d'une seule poignée d'orge. Quant aux bourreaux, ils ne souffraient pas de la faim - leur cruauté eût été moins grande si elle avait été causée par la nécessité - mais ils affichaient leur fol orgueil et ils se préparaient pour eux-mêmes des provisions en vue des jours à venir. Ils allaient au-devant de ceux qui s'étaient glissés de nuit vers les avant-postes des Romains pour se cueillir des légumes sauvages et de l'herbe; et lorsque ceux-ci semblaient déjà avoir échappé aux ennemis, ils leur enlevaient ce qu'ils rapportaient. Souvent les victimes les suppliaient, en invoquant le nom très redoutable de Dieu, de leur rendre une partie de ce qu'ils portaient au pris de tant de risques : ils ne leur rendaient rien et c'était pour eux un bienfait de n'être pas aussi tués après avoir été volés ! ". A cela, Josèphe ajoute un peu plus loin : " Pour les Juifs, tout espoir de salut disparut avec la possibilité de sortir et l'abîme de la faim, en s'approfondissant, engloutit le peuple, maison par maison, famille par famille. Les terrasses étaient remplies de femmes et de nourrissons morts; les rues, de cadavres de vieillards. Les enfants et les jeunes gens, enflés, erraient comme des fantômes sur les places et tombaient à l'endroit où la souffrance les avait saisis. Les malades n'avaient pas la force d'enterrer leurs parents; et ceux qui auraient pu le faire le refusaient à cause de la multitude des morts et de l'incertitude de leur propre mort. Beaucoup en effet mouraient sur ceux qu'ils venaient d'enterrer; beaucoup venaient au sépulcre avant qu'il fût nécessaire. Dans ces malheurs, il n'y avait ni lamentation, ni gémissement : la faim dominait les sentiments. Les agonisants regardaient, les yeux secs, mourir ceux qui les devançaient. Un silence profond enveloppait la ville et une nuit pleine de mort. Et les brigands étaient plus pénibles que tout le reste.

" Ils fouillaient en effet les maisons transformées en tombeaux; ils dépouillaient les morts, ils s'en allaient en ricanant après avoir enlevé les voiles qui couvraient les cadavres, ils essayaient sur leurs membres la pointe de leurs glaives; parfois ils perçaient des abandonnés qui vivaient encore pour éprouver leur fer. De ces derniers, quelques-uns les suppliaient de les aider de leurs mains et de leurs épées, mais ils les abandonnaient avec mépris à la famine; alors, chacun des agonisants regardait fixement vers le temple, sans s'occuper des révoltés vivants. Les révoltés firent d'abord enterrer les morts aux frais du trésor public, car ils n'en supportaient pas l'odeur. Comme ensuite ils n'y suffisaient plus, ils les firent jeter du haut des murs dans les ravins. En parcourant ces ravins, Titus les vit remplis de cadavres en putréfaction; il vit l'humeur qui coulait en abondance des corps; il gémit alors et levant les mains, il prit Dieu à témoin que ce n'était pas son œuvre . "

Après avoir parlé d'autre chose, Josèphe continue en disant :

" Je n'hésiterai pas à dire ce que m'ordonne la souffrance. Si les Romains avaient été impuissants contre les criminels, je crois que la ville aurait été engloutie par un tremblement de terre ou submergée par un déluge ou que la foudre de Sodome l'aurait détruite, car elle renfermait une race beaucoup plus athée que celle qui souffrit tous ces maux. Tout le peuple périt avec eux par leur fureur insensée. "

Au sixième livre, Josèphe écrit encore ceci :

" Infinie fut la multitude de ceux qui tombèrent dans la ville, frappés par la famine; indicibles les souffrances qui arrivèrent. Dans chaque maison, en effet, si l'on voyait quelque part une ombre de nourriture, c'était la guerre, et ceux qui s'aimaient mutuellement le plus en venaient aux mains pour s'arracher les misérables aliments de leur vie. Même pour les mourants il n'y avait pas de preuve de dénuement; mais les voleurs fouillaient même ceux qui respiraient encore, de peur qu'ils simulassent la mort, tout en ayant de la nourriture dans leur sein. Sous l'effet de la faim, beaucoup allaient en chancelant, la bouche ouverte comme des chiens enragés, trébuchaient, se heurtaient aux portes à la manière des ivrognes et, désespérés, se rendaient deux ou trois fois en une heure dans les mêmes maisons. La nécessité mettait tout sous leurs dents ; ils ramassaient ce que n'auraient pas pris même les plus vils des animaux sans raison, pour le manger. Ils ne s'abstenaient pas des boudriers, des semelles; finalement ils découpaient en lanières le cuir des boucliers et le mâchonnaient. Pour quelques-uns même la poussière du vieux foin était une nourriture; beaucoup recueillaient les fibres des plantes et en vendaient, pour quatre attiques, une très petite quantité.

" Mais pourquoi faut-il dire l'impudence provoquée par la famine en ce qui concerne les êtres inanimés ? Car je suis sur le point de raconter un ouvrage de la faim tel qu'on n'en rapporte pas de semblable ni chez les Grecs, ni chez les Barbares, terrible à dire, incroyable à entendre. Pour moi - qu'on ne croie pas que j'invente des contes pour les hommes de l'avenir - j'aurais volontiers laissé de côté cette calamité si je n'avais pas parmi mes contemporains d'innombrables témoins : au reste, je ferais à ma patrie une faveur misérable en passant sous silence les maux qu'elle a soufferts en réalité. Il y avait parmi les habitants d'au delà du Jourdain une femme nommée

Marie, fille d'Eléazar, du bourg de Bathézor (ce mot signifie maison de l'hyssope), distinguée par sa naissance et par sa fortune; elle s'était réfugiée à Jérusalem avec le reste de la multitude et s'y trouvait assiégée. Les tyrans lui avaient pris tous les biens qu'elle avait rassemblés et apportés de la Pérée dans la ville; et des gens armés envahissaient chaque jour sa maison et s'emparaient du reste de sa fortune, et des aliments si elle parvenait à s'en procurer. Une irritation terrible s'empara de cette femme qui, à tout instant, insultait et maudissait les brigands en les excitant contre elle. Comme personne ne la tuait, ni par colère ni par pitié, et qu'elle était fatiguée de trouver pour d'autres une nourriture que déjà il n'était plus possible de trouver nulle part : comme aussi la faim pénétrait ses entrailles et ses moelles et que son cœur était encore plus enflammé que sa faim, elle prit conseil de sa colère autant que de la nécessité et alla contre la nature elle-même : elle avait un enfant, un bébé qui tétait encore; elle le prit : Malheureux bébé, dit-elle, dans la guerre, dans la famine, dans la révolte, pour qui te conserverai-je ? La servitude chez les Romains, si du moins nous vivons encore sous leur pouvoir; la faim prévient d'ailleurs la servitude, et les révoltés sont plus terribles que l'une et que l'autre. Allons ! sois pour moi une nourriture, pour les révoltés une malédiction, pour l'humanité un sujet de récit, le seul qui fasse défaut aux malheurs des Juifs. Et en même temps qu'elle parlait ainsi, elle tua son fils; puis, après l'avoir fait cuire, elle en mangea la moitié; elle cacha le reste et le mit en réserve. Aussitôt les révoltés arrivèrent et en sentant l'odeur de cette chair impie, ils menacèrent la femme, si elle ne leur montrait pas les mets préparés, de l'égorger aussitôt. Mais elle répond qu'elle leur a gardé une belle part et découvre les restes de l'enfant. Aussitôt la peur et l'épouvante les saisissent; ils restent immobiles devant ce spectacle. Mais elle : C'est mon propre enfant, dit-elle, c'est mon œuvre. Mangez, car moi aussi j'en ai mangé. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme, plus sensibles qu'une mère. Si vous êtes pieux et que vous rejetiez mon propre sacrifice, j'ai mangé pour vous ; que le reste demeure pour moi. Alors, ils sortirent en tremblant : pour une fois du moins ils furent effrayés et laissèrent avec peine à la mère cette nourriture. Mais la ville entière fut bientôt remplie du récit de cette horreur; chacun, en mettant devant ses yeux cet exploit, comme s'il avait été accompli par lui, frissonnait. Il y eut de la part des affamés une sorte d'entrain vers la mort et l'on estima heureux ceux qui avaient péri avant d'entendre et de voir de tels maux . "

## VII

### LES PRÉDICTIONS DU CHRIST

Tel fut le châtement des Juifs à cause de leur iniquité et de leur impiété à l'égard du Christ de Dieu.

Il est convenable d'ajouter à ce qui précède aussi la prédiction sans erreur de notre Sauveur, qui montre toutes ces choses déjà prophétisées en ces termes : " Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent en ces jours : priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ni le jour du sabbat. Car alors il y aura une grande

affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura pas. "

Comptant le chiffre complet des morts, l'historien dit qu'il périt par la faim et par le glaive onze cent mille personnes; que les révoltés et les brigands qui restaient se dénoncèrent les uns les autres après la prise de la ville et furent tués; que les plus nobles et les plus remarquables par leur beauté corporelle d'entre les jeunes gens furent réservés pour le triomphe. Quant au reste de la multitude, ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent, les uns enchaînés et envoyés aux travaux d'Egypte, les autres, plus nombreux, distribués entre les provinces pour être mis à mort dans les théâtres par le fer et par les bêtes; ceux qui n'avaient pas dix-sept ans furent emmenés prisonniers pour être vendus : de ces derniers seuls le nombre arrivait environ à quatre vingt dix mille hommes.

Tout cela s'accomplit de cette manière la deuxième année du règne de Vespasien, conformément aux oracles prophétiques de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui, par sa puissance divine, l'avait prévu comme déjà présent et avait pleuré et sangloté, selon ce qu'écrivent les saints Evangélistes qui rapportent ses propres paroles : il a dit alors en parlant en quelque sorte à Jérusalem elle-même : " Si du moins tu connaissais en ce jour ce qui concerne ta propre paix et qui maintenant est caché à tes yeux ! Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'entoureront de retranchements; ils t'encercleront et t'investiront de tous côtés et ils te renverseront, toi et tes enfants. " Puis, au sujet du peuple : " Il y aura une grande contrainte sur la terre et la colère sera sur ce peuple. Ils tomberont dévorés par le glaive et ils seront conduits en captivité dans toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations. " Et encore : " Lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par des combattants, alors vous connaîtrez que sa désolation est proche . " En comparant les paroles de notre Sauveur aux récits de l'historien relatifs à toute la guerre, comment ne serait-on pas étonné et ne reconnaîtrait-on pas comme divines, comme véritablement et surnaturellement extraordinaires la prescience en même temps que la prédiction de notre Sauveur ? Au sujet de ce qui est arrivé à tout le peuple après la passion du Sauveur, après les paroles par lesquelles la multitude des Juifs sauvait de la mort un voleur et un meurtrier par ses prières et suppliait d'enlever de son sein le prince de la vie, il n'est pas besoin de rien ajouter aux histoires. Il serait pourtant juste d'ajouter ce qui pourrait établir la philanthropie de la toute bonne Providence qui a attendu quarante années entières après le crime audacieux contre le Christ pour faire périr les coupables. Pendant tout ce temps, la plupart des apôtres et des disciples et Jacques lui-même, le premier évêque de la ville, qu'on appelait le frère du Seigneur, étaient encore en vie et passaient leur existence dans la cité même de Jérusalem, comme un rempart puissamment fortifié pour elle . La surveillance divine avait été jusqu'à ce moment très patiente, pour voir si ces gens se repentiraient par hasard de ce qu'ils avaient fait et obtiendraient le pardon et le salut. En plus d'une si grande longanimité, Dieu leur présenta des signes extraordinaires de ce qui leur arriverait s'ils ne se

repentaient pas. Cela aussi a été jugé digne de mémoire par l'historien que nous avons cité : rien ne vaut mieux que de le rapporter pour ceux qui verront cet ouvrage.

## VIII

### LES SIGNES AVANT LA GUERRE

Prenez donc et lisez ce qui est exposé au sixième livre des Histoires en ces termes : " Les imposteurs, qui prenaient faussement Dieu à témoin, égaraient alors ce malheureux peuple, si bien que les gens ne prêtaient pas attention et ne croyaient pas aux prodiges manifestes qui annonçaient la dévastation future, mais, comme frappés par la foudre et privés de leurs yeux et de leur esprit, méprisaient les messages de Dieu. Ce furent d'abord une constellation qui se fixa au-dessus de la ville, semblable à un glaive, et une comète qui demeura suspendue pendant une année. Ce fut ensuite, avant la révolte et les mouvements préparatoires à la guerre, alors que le peuple était rassemblé pour la fête des azymes, le huit du mois de Xanthique, vers la neuvième heure de la nuit, une lumière assez brillante autour de l'autel et du temple pour ressembler au plein jour, et cette lumière dura une demi-heure : les ignorants crurent qu'elle était d'un bon augure, mais les scribes la jugèrent exactement avant que les choses fussent arrivées.

" Au temps de la même fête, une vache amenée par le grand prêtre pour le sacrifice mit bas un agneau au milieu du temple. La porte orientale de l'intérieur du temple était en airain et très lourde; c'était à peine si, le soir, vingt hommes la refermaient; elle était close au moyen de barres de fer et possédait des verrous très robustes : à la sixième heure de la nuit, on la vit s'ouvrir spontanément. Après la fête, peu de jours plus tard, le vingt et un du mois d'Artémisios, on vit une apparition démoniaque, plus grande qu'on ne peut le croire. Ce qui doit encore être dit paraîtrait incroyable, si ce n'avait pas été raconté par ceux qui l'ont vu et si les souffrances qui ont suivi n'avaient pas été proportionnées aux prodiges. En effet, avant le coucher du soleil, on vit dans toute la région des chars aériens et des phalanges armées qui s'élançaient des nuages et entouraient les villes. Au temps de la fête appelée Pentecôte, pendant la nuit, les prêtres venus dans le sanctuaire, comme ils en avaient l'habitude, pour les liturgies, dirent avoir perçu d'abord des mouvements et des bruits tumultueux, puis des voix nombreuses qui disaient : Allons-nous en d'ici. Voici encore quelque chose de plus effrayant. Un homme, appelé Jésus fils d'Ananie, un homme simple, un paysan, quatre ans avant la guerre, alors que les affaires de la ville étaient en pleine paix et prospérité, vint à la fête où la coutume était, pour tous, de dresser des tentes en l'honneur de Dieu; et tout à coup, il se mit à crier à travers le sanctuaire : Voix de l'Orient, voix du Couchant, voix des quatre vents, voix sur Jérusalem et sur le temple; voix sur les fiancés et les fiancées, voix sur tout le peuple. Jour et nuit il parcourait toutes les rues en répétant ce cri. Quelques-uns des principaux du peuple, indignés contre ces paroles de malheur, s'emparèrent de l'homme et le maltraitèrent de coups multipliés. Mais lui, qui ne parlait pas de lui-même, ni en son propre nom, continuait

à crier les mêmes mots devant ceux qui étaient là. Les chefs pensaient que l'homme était mû par une puissance surnaturelle, ce qui était en effet. Ils le conduisirent devant le gouverneur romain : là on le déchira à coups de fouet, jusqu'aux os : il ne supplia pas, il ne pleura pas, mais comme il le pouvait, il répétait à chaque coup : " Malheur, malheur à Jérusalem. "

Le même Josèphe raconte un autre fait, encore plus extraordinaire que celui-là, en disant que, dans les saintes Lettres, on avait trouvé un oracle, d'après lequel, en ce temps-là, quelqu'un sorti de leur pays devait commander à la terre. Lui-même estime que cet oracle a été accompli en Vespasien. Seulement, ce dernier ne commanda pas à toute la terre, mais uniquement aux pays soumis aux Romains. Il serait plus juste d'appliquer l'oracle au Christ, à qui il a été dit par le Père : " Demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les limites de la terre." Or, à cette époque même, "la voix des saints apôtres s'en était allée dans toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. "

## IX

### JOSEPHE ET LES ÉCRITS QU'IL A LAISSÉS

Après tout cela, il est convenable de ne pas ignorer Josèphe lui-même, qui a tellement contribué au récit qu'on a entre les mains : d'où était-il ? de quelle famille sortait-il ? C'est encore lui qui nous le montre en disant ceci : " Josèphe, fils de Matthias, prêtre de Jérusalem, qui, lui aussi, a d'abord combattu les Romains et qui, plus tard, se rapprocha d'eux par nécessité. "

En ce temps-là, il fut de beaucoup le plus illustre des Juifs, non seulement auprès de ses compatriotes, mais même auprès des Romains, tellement qu'il fut honoré dans la ville des Romains par l'érection d'une statue et que les ouvrages composés par lui furent jugés dignes des bibliothèques. Il expose toute l'Antiquité judaïque en vingt livres en tout et l'histoire de la Guerre romaine arrivée en son temps, en sept livres. Lui-même témoigne avoir rédigé ces derniers livres non seulement en grec, mais aussi dans sa langue maternelle et il est tout à fait digne de créance. On possède encore de lui deux autres livres dignes d'étude Sur l'antiquité des Juifs, dans lesquels il apporte des réponses à Apion le grammairien qui avait alors composé un ouvrage contre les Juifs, et à d'autres qui s'efforçaient de calomnier eux aussi les traditions du peuple juif. Dans le premier de ces livres, il établit le nombre des écrits appelés l'Ancien Testament et enseigne lesquels étaient incontestés chez les Hébreux, d'après une ancienne tradition, dans les termes que voici :

## X

### COMMENT IL RAPPELLE LES LIVRES DIVINS